

Les mots, la mort, les sorts ⁽¹⁾ (éd. Gallimard, 1977) : la présentation de l'ouvrage par Christian Cressard

En 1969, Jeanne Favret, ethnographe au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), s'installe dans le nord-ouest mayennais, avec ses deux enfants, pour y étudier la sorcellerie dans l'Ouest. En 1977, elle publie *Les mots, la mort, les sorts*. Voici la présentation que Christian Cressard, alors directeur départemental de *Ouest-France*, a faite de l'ouvrage de Jeanne Favret-Saada, dans l'édition de *Ouest-France* du 12 janvier 1978. Nous en reproduisons ici le texte avec l'aimable autorisation de l'auteur.

Qu'on ne se méprenne pas. « *Les amateurs d'histoires de sorciers ne manqueront pas d'être déçus par la sécheresse de cet exposé : mieux vaut pour eux d'en éviter la lecture* », écrit Mme Favret-Saada dans ce livre qui se veut aussi froid et sérieux qu'une thèse d'ethnographe et qui est souvent d'une lecture difficile.

L'auteur utilise le vocabulaire professionnel qui lui est familier et écrit au fil de sa pensée et de son raisonnement sans trop se soucier de l'élégance du style. On bute souvent sur des phrases de ce genre : « *Cette tentative pour construire l'ensemble conceptuel qui sous-entend la représentation que les ensorcelés se font de ce dans quoi ils sont pris je ne pouvais éviter de la risquer à un moment ou à un autre* ».

Ceci pour la forme. Mais le fond est loin d'être aussi sec que veut bien le dire l'auteure. Mme Favret-Saada n'a pas été un témoin froid et impérial des faits de sorcellerie qu'elle rapporte. Elle en fait l'aveu : « *On ne peut étudier la sorcellerie, sans accepter d'être inclus dans les situations où elle se manifeste et dans le discours qui l'exprime* ». Ce sont d'ailleurs des mots qui portent la sorcellerie et en fait lui donnent sa fugace réalité : telle est la thèse développée dans la première partie du livre.

Et l'ethnologue du CNRS, même si elle se présentait « *ordinairement* » comme un « *chercheur au laboratoire d'ethnologie de l'Université de Nanterre* » qui préparait « *un livre sur les sorts pour lequel je tenais à rencontrer des gens qui y avaient été pris* », a été largement incluse dans les situations de sorcellerie. Elle a été tenue successivement par les paysans du bocage, « *comme la désenvoûteuse qui pourrait les tirer d'affaire* » et comme « *ensorcelée* » et, à ce titre, elle a soumis, durant deux ans, les événements de sa vie personnelle à l'interprétation d'une désenvoûteuse, dont elle fut à la fois la cliente, la courtière, et « *le garant de la vérité de sa parole* ».

« *La seule position que je n'ai pas eu à tenir est celle de la sorcière : cela du moins m'aura été épargné* »,

indique-t-elle dans une note. Sauf bien sûr par *L'Express*, dans le titre de son article...

Cela a duré de 1969 à 1975, et ce ne fut pas toujours confortable. « *J'étais prise dans une oscillation perpétuelle entre la fascination qui me poussait à en entendre toujours plus et la peur qui me paralysait parfois pendant de longues semaines* », indique l'ethnologue qui reconnaît ne pas très bien savoir où elle en était.

« *Pour moi qui ai vécu ces années dans la peur et dans la fascination, la rédaction de cet ouvrage m'a paru être un moyen convenable d'y comprendre quelque chose* ». Ce qui excuse le côté un peu fouillis du livre qu'elle reconnaît avoir mis beaucoup de temps à rédiger. La sorcellerie n'est pas, il est vrai, un sujet simple !

« *C'est une chose que d'y avoir accès, ce fut une mémorable aventure, dont ma vie entière portera trace, et une autre que d'en vouloir faire après coup la théorie* ».

Une théorie que l'on peut résumer en quelques phrases. Le sorcier n'existe pas ou du moins « *dans le Bocage, il n'est personne qui se dise tel ; ce n'est pas une position possible d'énonciation. Jamais un sorcier n'avoue ses crimes, pas même s'il délire à l'hôpital psychiatrique. Le sorcier c'est l'être dont parlent ceux qui tiennent le discours de la sorcellerie, ensorcelés et désenvoûteurs, et il n'y apparaît que comme sujet de l'énoncé. Ses victimes assurent qu'il n'a pas besoin de s'avouer sorcier, parce que sa mort parle pour lui* »...

Dans la pratique cela se passe de cette manière : « *Dans le Bocage, comme ailleurs en France, les malheurs ordinaires sont expliqués un par un : une maladie et une seule, la perte d'une bête, une faillite, une mort même n'entraînent pas d'autre commentaire que singulier : « Ce qu'il a c'est qu'il boit trop », « elle avait un cancer du sein », « ma vache était si vieille* ».

« *L'attaque de sorcellerie, elle, met en forme le malheur qui se répète et qui atteint au hasard les*

⁽¹⁾ – D'abord publié en 1977 aux éditions Gallimard, *Les mots, la mort, les sorts* est publié en 1985, chez le même éditeur, mais dans la collection « folio-essais ». Toujours aux éditions Gallimard, en 1981, cette fois-ci avec Josée Contreras qui est psychanalyste, Jeanne Favret-Saada publie *Corps pour corps – enquête sur la sorcellerie dans le Bocage*. Ce second ouvrage est en fait une réécriture du journal de la première année de terrain.

personnes et les biens d'un ménage ensorcelé : coup sur coup, une génisse qui meurt, l'épouse qui fait une fausse couche, l'enfant qui se couvre de boutons, la voiture qui va au fossé, le beurre qu'on ne peut plus baratter, le pain qui ne lève pas, les oies affolées ou cette fiancée qui déperit »...

Quand on a épuisé tous les savoirs...

Quand on a épuisé les savoirs du médecin, du vétérinaire, du prêtre, pour tenter de justifier cette série noire, « alors seulement est proposée à ce souffrant la possibilité d'interpréter ses maux dans le langage de la sorcellerie. Un ami ou quiconque s'est avisé des progrès du malheur et de l'inefficacité des savoirs institués, pose le diagnostic décisif : « Y'en aurait pas par hasard qui te voudraient du mal ».

« Ce personnage indispensable, je le désignerai comme l'annonciateur », note Jeanne Favret-Saada. L'annonciateur qui est souvent un ensorcelé guéri de ses maux, mène au désenvoûteur ou désorceleur « qui va permettre la nomination du sorcier et entreprendre de le combattre ».

Le désorceleur lui est connu : « Il a toujours un métier, et une assise sociale indépendante de son office de désorceleur qu'il exerce par surcroît ».

Ou le désorceleur a « le sang plus fort » que le sorcier et il réussit par des stratagèmes (cœur de bœuf bouilli et piqué d'épingles, gros sel sauté à la poêle, médaille de saint-Benoît, sac de sel, clou tordu) à désenvoûter l'ensorcelé. Ou « il déclare forfait, prétendant qu'il n'est pas fort assez », et c'est l'échec. Dans le premier cas, il peut arriver que le « sorcier » meure ; dans le second cas, c'est le désorceleur. Ce dernier risque en outre d'être accusé « d'être sorcier » par celui qu'il a identifié comme sorcier. Ce qui en principe est impos-

sible car « il est exclu que deux sorciers s'attaquent mutuellement ».

Dans ce système, on le voit, n'importe qui peut se retrouver, un jour, accusé d'être sorcier, pour peu qu'il soit soupçonné d'être « un voisin jaloux » (et généralement heureux en affaires) de l'ensorcelé. Une telle accusation peut mener à la mort : « Certes ils savent pertinemment qu'elle est matériellement fausse, mais ils sont à ce point convaincus de l'efficacité magique du désorceleur qu'ils se conduisent désormais comme des condamnés à mort ».

Mais « il est très probable que la plupart de ceux qui sont accusés d'être sorciers, parviennent, un jour ou l'autre, à transformer leur histoire en celle d'un ensorcelé ordinaire... On est conduit à supposer qu'une proportion non négligeable des ensorcelés est constituée par d'anciens sorciers présumés ».

La mort, on le voit, est tout de même un aboutissement fréquent des histoires de sorcellerie, ce qui fait écrire à Jeanne Favret-Saada en guise de conclusion à cette étude, sur la force magique des services de désenvoûtement : « Dans un tel système la vie est conçue comme une poche pleine qui pourrait se vider, ou comme un champ clos qui pourrait s'ouvrir : la mort, conçue comme le résultat final d'une attraction par le vide, constitue le principe actif qui seul fait circuler la force. Pour des paysans que l'on dit stupides, l'invention d'un tel système suppose un certain talent philosophique ».

Comme disait un désorceleur à l'ethnographe : « Ici, on est tout de suite pris à la mort : la mort, on ne connaît que ça, chez nous ».

Voilà qui devrait être familier aux lecteurs des « Légendes de la mort chez les Armoricains » d'Anatole Le Braz !

Christian CRESSARD

Corps pour corps : le journal d'enquête de l'ethnographe

En 1969, Jeanne Favret s'installe dans le nord-ouest mayennais pour y étudier la sorcellerie dans le Bocage. Personne ne veut vraiment lui parler de la sorcellerie. Tenir un journal paraît alors pour elle le seul moyen de circonscrire un objet de recherche qui se dérobe : relater les conversations, incidents, coutumes qui pourraient avoir un lien quelconque avec la sorcellerie, noter systématiquement « comment » les gens refusent d'en parler...

Le journal de sa première année de terrain faisait quelque quinze cents pages. C'était donc impubliable tel quel. Jeanne-Favret Saada et Josée Contreras l'ont ainsi réécrit ensemble et publié aux éditions Gallimard en 1981.

Dès lors, *Les mots, la mort, les sorts*, c'est l'aboutissement d'un travail ethnographique : le « mémoire

savant ». En revanche, *Corps pour corps*, c'est le récit au quotidien de la façon dont se déroule l'enquête sur le terrain : « Comment un chercheur s'y prend-il pour cerner son objet d'étude, choisir les « bons » informateurs, distinguer ce qui vaut d'être noté dans une rencontre avec un « indigène » ? Comment d'innombrables rencontres – parfois de pur hasard – avec des êtres humains singuliers, agités de passions diverses, se transmuent-elles en l'analyse d'un système social ? Que se produit-il, jour après jour, entre le chercheur et les « indigènes » pour que le premier en vienne à donner cette interprétation-là des seconds ? »

